

## COMPTES RENDUS

---

Henri ROLLAND. — *Le mausolée de Glanum*. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1969, 100 pages et 76 planches hors-texte. (XXI<sup>e</sup> supplément à *Gallia*).

Depuis longtemps, l'éminent archéologue de Glanum, qui a présenté ses fouilles en plusieurs Suppléments de *Gallia* (I, 1946 ; XI, 1958), promettait une « publication » des Antiques de Saint-Rémy qui ont, à travers les siècles, signalé la présence de la ville romaine. Réservant encore la présentation de l'Arc et sans attendre les études de stylistique sur les bas-reliefs annoncés par F. Chamoux, Henri Rolland nous donne une analyse exhaustive de ce qu'il nomme avec raison le « Mausolée ». Illustrée par 23 figures dans le texte, 33 planches au trait (dessinées par l'architecte J. Bruchet) et 43 photographies (dues à Y. Rigoir), une description minutieuse, qui a bénéficié de la « précieuse collaboration » de Robert Amy (un des auteurs de la publication de l'Arc d'Orange), restitue tous les détails de ce monument au point de vue de l'architecture et de la sculpture. Un « historique » expose la connaissance des Antiques à travers le Moyen Age et les Temps modernes, reproduisant même un long poème du xviii<sup>e</sup> siècle en leur honneur ! Henri Rolland souligne le caractère indépendant des deux édifices, différents par l'alignement et par les matériaux de construction ainsi que par le style de la décoration. Il signale les interprétations — souvent fantaisistes — données jadis de l'inscription et conclut qu'on est en présence d'un monument funéraire, mais sans tombe ni même urne cinéraire : cénotaphe d'une famille de *Julii*. Il a été utilisé au xviii<sup>e</sup> siècle pour une inhumation, entre 1783 et 1866 : Henri Rolland suggère qu'on y aurait déposé « les reliques d'un saint personnage », en se référant à la coutume ancienne d'une procession en l'honneur de saint Paul du Tricastin (p. 77). Il n'insiste pas, d'ailleurs, sur cette conjecture, pas plus qu'il ne consacre de développement à la date de construction : cette prudence et la discrétion de l'exposé sont assurément à louer.

L'excellence de cette présentation nous fait souhaiter la publication prochaine du second volet du diptyque consacré à l'Arc de Glanum.

Jean-Remy PALANQUE.

S. GAGNIERE et J. GRANIER. — *Avignon, de la préhistoire à la papauté*. Avignon, imprimeries Rullière-Libeccio, 278 pages.

Avec le concours actif de M. J. Granier, M. S. Gagnière, directeur de la circonscription préhistorique du ressort d'Aix, avait exécuté ou suivi de très près des fouilles importantes : soit sur le rocher des Doms, soit dans les démolitions du quartier de la Balance à Avignon, tout près du Rhône antique, dont il avait donné des comptes rendus depuis 1962. Maintenant que les possibilités de ces fouilles sont épuisées, une synthèse s'imposait pour replacer dans l'évolution historique toutes ces trouvailles qui concernaient surtout la protohistoire ou la préhistoire ; mais sur cette lancée, M. Gagnière a poursuivi cette recension archéologique jusqu'à l'époque de l'arrivée des papes, en décrivant avec soin tout ce qui subsistait d'avant cette époque : monuments, objets, inscriptions, etc. Cette description se double d'un album documentaire inséré dans le volume même, d'une grande richesse (262 illustrations), et qui reproduit aussi des pièces d'archives, des bulles, des sceaux et des médailles. L'histoire même d'Avignon n'est pas bien riche et M. J. Girard, dans son travail sur *Avignon avant les papes*, reproduit dans *Evocations du vieil Avignon*, l'avait donnée, et sans y ajouter (ce qui n'était pas possible) les auteurs nouveaux s'y référèrent, sans plus. Pour l'époque médiévale (le chapitre V), ils traitent donc de la commune, de Notre-Dame des Doms, de son cloître, dont le musée Calvet conserve de très beaux chapiteaux, du pont Saint-Bénézet, du château de la commune, de Saint-Ruf hors les murs, du château de Montdevergues. Le mérite de l'album est d'avoir juxtaposé, aux photographies de l'état actuel, des dessins plus anciens, et d'avoir établi l'importance des restaurations au XIX<sup>e</sup> siècle de monuments qui étaient des ruines s'effritant chaque jour.

Les auteurs décrivent, avec soin, les champs de fouille et leurs trouvailles, et en tirent les conclusions. Pour replacer plus exactement dans leur contexte lesdites découvertes, ils ont pris soin de donner des tableaux des correspondances entre ce qui a été découvert et daté approximativement pour Avignon avec d'autres niveaux contemporains de la France de l'Est et d'ailleurs. La série débute ainsi, vers l'an 2100 avant notre ère, avec l'habitat de la Balance à céramique campaniforme et un crâne d'un chef, se poursuit par des habitats calcolithiques du rocher des Doms et du même quartier de la Balance et par diverses trouvailles dans un habitat de plus en plus étendu autour de ces points de repère. Dans toutes leurs descriptions, les auteurs prennent grand soin de distinguer les constatations précises sur les fouilles, des conséquences ou placement dans la chronologie que l'on peut en tirer. Si, grâce à des fouilles ou trouvailles, l'ére galloromaine était assez bien repérée, rien ne faisait deviner, sinon a priori, l'existence d'autres niveaux. La stèle, à figure humaine du rocher, d'âge préhistorique et qui a des répondants, a eu un vif succès, et on en trouve la reproduction maintenant dans de nombreuses publications.

A la suite de plusieurs auteurs, M. Gagnière place à Saint-Ruf l'établissement des premiers chrétiens. Cette opinion générale n'a plus la vogue, et l'on pense maintenant que ceux-ci s'établirent dans la ville ; Saint-Ruf serait tout aussi bien la chapelle funéraire de ce saint près duquel des chrétiens voulaient dormir leur dernier sommeil.

J. de FONT-REAUXX.

Charles CURTIL-BOYER. — *Histoire de la clef de l'époque romaine au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Vilo, s.d. (1969), 23 × 26,5, 95 pages et 40 pages, ill. couleurs.

Bien que ce livre soit sans prétention technique, il n'en a pas moins une réelle valeur scientifique. Faute d'un ouvrage complet et exhaustif sur la clef de métal, il donne des renseignements utiles aux collectionneurs, et pour l'amateur, grâce aux très nombreuses photographies en couleurs, ce choix de diverses clefs très finement reproduites est un admirable livre d'art.

Après quelques généralités sur les fermetures et serrures, et les clefs antérieures à l'époque romaine, l'auteur aborde la classification des clefs en métal par époques, des Romains à nos jours. Son exposé est divisé en quatre périodes : clefs romaines et mérovingiennes, clefs carolingiennes et du haut Moyen âge (jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle), clefs du XII<sup>e</sup> au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, clefs de l'époque dite « des Louis » (1643 à 1789). Comme toute classification, cette distribution des matières peut appeler quelques réserves. Il y a peu à dire sur la période carolingienne et du haut Moyen âge, alors que la longue période qui va du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle pourrait se diviser en de nombreuses phases ; l'auteur d'ailleurs n'en est pas dupe, puisqu'il souligne la grande variété qui existe alors suivant les années et les régions et qu'il ajoute un sous-titre sur les clefs de chefs d'œuvre, merveilles d'art exécutées par les ouvriers qui désiraient passer maîtres ; on en a d'admirables spécimens à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Les deux derniers siècles de l'Ancien Régime marquent véritablement l'apogée de la serrurerie ; l'élégance et le beau règnent en maîtres dans une production qui s'apparente beaucoup à l'orfèvrerie. L'auteur fait une place à part aux clefs anglaises qui concurrencent la fabrication française à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, elles sont en acier, très solides et très légères.

Après quelques digressions sur des clefs exceptionnelles comme les clefs de villes, les clefs d'enseigne, les clefs passe-partout, les clefs canifs etc... M. Curtil-Boyer énumère quelques titres d'ouvrages indispensables à connaître, puis la liste des Musées européens qui ont en cette matière une collection intéressante. Les Provençaux seront heureux d'y voir figurer le Musée Calvet d'Avignon et le Musée Grobet-Labadié de Marseille, mais ils regretteront de ne pouvoir admirer des reproductions d'objets en provenant, car les très belles illustrations de l'ouvrage représentent toutes des clefs du Musée Le Secq des Tournelles de Rouen ou des Musées suisses. L'auteur nous permettra de regretter aussi que ce livre, dédié à la mémoire de Raymond Jourdan-Barry, ne contienne pas une seule photographie en provenance de la collection de clefs réunie par ce grand collectionneur marseillais. Il n'a pu hélas ! voir avant sa mort la parution du grand ouvrage sur l'orfèvrerie provençale qu'il avait préparé avec soin et persévérance et dont sa famille se propose d'assurer par fidélité à sa mémoire une édition posthume. Si modeste que soit sa place, la clef peut figurer à juste titre parmi les objets d'art ; c'est un des mérites de ce livre que de nous le prouver tout en nous distrayant par de belles images.

E. BARATIER.

Jean VIDALENC. — *La société française de 1815 à 1848. Le peuple des campagnes*. Paris, Marcel Rivière, 1970, 401 pages.

C'est une grande et nécessaire synthèse qu'a entreprise M. Jean Vidalenc, professeur à la Faculté des Lettres de Rouen, sur la société française de 1815 à 1848. En voici le premier volume sur le peuple des campagnes, volume clair, aéré, facile à lire. M. Vidalenc a suivi un plan géographique qui répond à la formation traditionnelle des historiens français, soucieux de réintroduire les hommes dans un paysage réel et non dans un schéma abstrait, et qui a surtout l'immense avantage de respecter et de traduire la diversité des conditions et des niveaux de vie. Le tableau d'ensemble est pessimiste. « Certes, écrit M. Vidalenc, la détresse du sans-travail, mourant de faim, comme on disait avant de l'euphémisme « mise à physiologique », se voyait plus dans la ville qu'à la campagne ; elle frappait surtout davantage les yeux des bourgeois, plus enclins à écrire, bien que cette situation fût peut-être en fin de compte moins désespérée que celle de l'infortuné mendiant d'une ferme à l'autre et mourant dans un fossé. » On mesure par là l'heureux effet de l'émigration des campagnes, tel qu'allait le précipiter et l'aider la construction des chemins de fer, comme l'a bien montré M. Louis Chevalier dans son ouvrage classique sur la *Formation de la population parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle*.

L'historien provençal se reportera par priorité au chapitre VIII consacré aux plaines et îles méditerranéennes. Comme dans le reste de l'ouvrage, et c'en est une des originalités, M. Vidalenc s'est appuyé sur les archives administratives de la Guerre, Mémoires et reconnaissances, n° 2116 (Bouches-du-Rhône), 2115 (Var), 2197 (Vaucluse). L'excellent mémoire de M<sup>lle</sup> Paulette Seigneur n'a pas été négligé, non plus que les évocations littéraires d'Agricol Perdiguier et de Boucher de Perthes. M. Vidalenc essaie justement de faire la part des conditions naturelles, de la poussée démographique, et notamment dans le Vaucluse, de l'archaïsme des techniques.

En conclusion, M. Vidalenc marque le lien entre les classes rurales et les autres éléments de la société et replace la condition des paysans français dans le cadre européen : « Le drame du paysan français dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'avait rien de bien original ; on trouvait une situation analogue, sinon pire, dans maints pays d'Europe. » La promotion du paysan dans le monde contemporain date de la Seconde République qui lui a donné le suffrage universel et plus encore du Second Empire qui l'a maintenu, au besoin en l'orientant. « On ne saurait oublier que les premières mesures ayant permis aux paysans de se soustraire, au moins partiellement, aux charges écrasantes de l'usure seront prises par le régime bonapartiste conservant le suffrage universel restauré par la Seconde République. »

P. GUIRAL.

A. d'ANGEVILLE. — *Essai sur la statistique de la Population française*. Paris - La Haye, Mouton, 1970.

Adolphe d'Angeville est né dans l'Ain, à Lompnes, en 1796. A quinze ans, en 1811, il devient marin et va jusqu'aux Philippines ; il en conserve un anticolonialisme plus répandu qu'on ne le penserait dans la majorité gouvernementale entre 1830 et 1848. En 1821 il quitte la marine comme

enseigne de vaisseau et se retire sur ses terres qu'il ne cesse d'améliorer ; Il aménage des réservoirs, lance la mode de la machine à battre portative. En 1834, il se présente aux élections législatives contre le libéral Cormenin et est élu aisément, les scrutins ultérieurs montrant une diminution de sa popularité. Homme d'ordre, il vote pour le gouvernement, estime particulièrement Molé, soutient Guizot, apprécie peu Thiers. Il a surtout allure d'ami mais d'ami incommode du pouvoir établi, c'est un marin fardant mal la vérité, trop attentif à l'intérêt de la fromagerie locale, sorte de Caton jurassien, n'ayant pas l'aisance de l'orateur et pas davantage l'élégance du monde, allant à la Cour en souliers ferrés, « tout comme l'honorable et lourd M. Dupin ». 1848 lui vaut de sérieuses épreuves : on l'accuse d'avoir mis neuf millions dans ses poches ; il est physiquement menacé ; son château manque être pillé. D'Angeville meurt en 1856 à soixante ans.

Cette vie n'intéresse en rien la Provence, mais son œuvre, théoriquement éditée en 1836, en fait en 1837, touche à notre région comme au reste de la France ; elle représente toujours un matériau sûr. Tenons-nous-en au résumé ou plutôt à quelques aspects du résumé du département des Bouches-du-Rhône. « Accroissement de la population : très faible ; nombre des crimes : très peu considérable ; nombre de bâtards : très considérable , nombre des enfants trouvés : des plus considérables ; insoumis au recrutement : très nombreux ; rentrée des impôts : très difficile ; nombre des procès civils : moyen ; instruction primaire : peu répandue ; zèle électoral : actif ; taille : élevée ; vices de constitution : très nombreux ; nourriture en céréales : très bonne ; durée de la vie : très courte ». Petit échantillonnage mais qui donnera envie de consulter ce gros ouvrage, accompagné de cartes remarquables et d'analyses aigüés.

P. GUIRAL.

C. FLAUD, — *Murs en Provence*. Paris, 1967, 75 p., ill.

Poste de vigie à mi-chemin entre Apt et Carpentras, dans les monts de Vaucluse, le site de Murs fut occupé dès l'époque néolithique, sinon paléolithique, comme en témoignent certaines trouvailles, en particulier les maillets à rainure, simple ou double, fabriqués probablement pour l'exportation, le silex y étant exploité, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les pierres à fusil. Oppidum ligure, puis celte sur le territoire des Cavares, Murs fut très certainement, à l'époque romaine, un relais sur la piste qui menait de Cadenet à Carpentras par Apt, ainsi qu'en témoignent quelques découvertes. Déjà fortifié comme gîte d'étapes, Murs le fut encore davantage pendant les grandes invasions dans son double rôle de refuge et de verrou bloquant l'accès des hautes vallées de Sault vers la Provence. Du VI<sup>e</sup> siècle à 1686, Murs appartient aux évêques de Carpentras, bien qu'en Provence, et malgré la résistance des évêques d'Apt. Pendant cette longue période Murs connut une occupation sarrasine, au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, comme le prouve la mise au jour de quelques tombes. Après la délibération de la France et l'installation de la féodalité, l'évêque de Carpentras dut inféoder, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, la localité aux d'Agoult qui la gardèrent jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle et y installèrent un bayle. Néanmoins, la rivalité entre le suzerain et le vassal amena le comte de Toulouse, alors souverain du pays, à s'approprier Murs jusqu'à la guerre des Albigeois. Vers 1250, la

localité était partagée entre deux seigneurs : Bertrand de Murs, un d'Agoult, et Raymond Isnard, seigneur de Malemort. En 1312, Raymond d'Agoult se reconnaît vassal de l'évêque de Carpentras, Bérengier II. Par ailleurs, si les seigneurs sont restés catholiques, catharisme et valdéisme imprègnent la population. Sous le roi René, la seigneurie de Murs passe, par hérédité, des Agoult aux Astouaud, Pons d'Astouaud ayant combattu aux côtés de Foulques d'Agoult pour la liberté de la Provence après la mort du roi René (1480). En 1508 sont réglés les droits respectifs des seigneurs et de la communauté des habitants. En 1545, Murs ne fut pas épargnée par la destruction des vingt-deux villages vaudois et dans la semaine du 20 au 27 avril, vingt-cinq femmes et enfants, ainsi que de nombreux hommes en furent les victimes. Néanmoins, les Vaudois de Murs participent à la prise de Malaucène, le 6 août 1560 ; à l'attaque de Carpentras, le 6 juillet 1563 ; à celle de Mormoiron, en 1570 ; à la prise de la commanderie de Joucas, en juillet 1574 et assiègent leur propre seigneur dans son donjon, le 4 septembre 1577. Le village est donc resté huguenot sans pour cela que les relations aient été rompues avec le seigneur puisque la commune s'endette envers lui. Ce n'est pas avant 1650 que le prieur Paul d'Andrée, prudent, réfléchi et modéré, parvient à rétablir ici le catholicisme. En 1668, la confrérie Notre-Dame du Saint-Rosaire compte jusqu'à 400 membres. Aussi le village échappe-t-il aux dragonnades. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le mur édifié contre la peste qui ravagea la Provence et une partie du Comtat, entre 1720 et 1725, passe non loin de Murs qui fut épargné. La famille d'Astouaud avait alors quitté le village et n'y fait plus ensuite que de brèves apparitions saisonnières, préférant son hôtel dit de Murs (actuelle Ecole de l'Immaculée Conception), à Carpentras, ou sa résidence d'Aix. C'est alors que les habitants, dirigés par bailes et consuls, manifestent le mieux leurs qualités d'agriculteurs, de pasteurs et d'artisans (surtout ferronniers d'art). La Révolution achève de distendre les liens entre le village et son seigneur. Le dernier descendant direct des Astouaud, Jean-Baptiste-Pierre-Antoine, meurt en prison à Carpentras, le 1<sup>er</sup> septembre 1794. Ses biens passent aux principaux fermiers. Au XIX<sup>e</sup> siècle, au milieu du courant royaliste, devenu impérialiste puis clérical, et du courant républicain, devenu anticlérical, deux très vieilles familles s'érigent en coqs de village, les Vien et les Vayson, possesseurs actuels du château. Mais, de 1.000 habitants environ au XVIII<sup>e</sup> siècle, par suite d'une forte immigration en provenance de la Drôme et des Alpes dauphinoises, Murs est passé à 350 au début du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, la civilisation des loisirs fait déjà revivre plusieurs maisons mortes. L'ouvrage se termine par quelques développements biographiques sur le brave Crillon ou Louis des Balbes de Berton, compagnon d'Henri IV, sur Paul Vayson, le peintre, et sur le château de Murs. Ecrite et présentée agréablement, cette plaquette donne l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur Murs et peut servir à l'historien comme au touriste cultivé.

Henri DUBLED.